

Le cuirassier avait nom de Mun, et le ministre Jules Simon. Le premier succède au second dans l'immortalité : rien ne manque plus dès lors à l'idéal religieux dont M. de Mun est le héraut, non pas même « l'éclat des couronnes ». Et demain comme hier, après comme avant la coupole, M. de Mun poursuivra ses efforts pour être l'architecte d'une société chrétienne, achevant ainsi de payer à Dieu, et au centuple, les dettes de son arrière-grand-père, le matérialiste Helvétius, qui fit, au xviii<sup>e</sup> siècle, œuvre de démolisseur.

Publié dans le *Figaro* du 2 avril 1897.

## CONCLUSIONS

Epier, de çà de là, à travers les sphères les plus dissemblables entre elles, à travers des pays dont les génies sont variés, la convergence fatale de certains courants d'idées et de tendances, qui montent tout doucement à la surface du xix<sup>e</sup> siècle agonisant, et qui seront, par droit de première occupation, les maîtres du vingtième : voilà ce que nous nous sommes proposé dans notre série de chroniques, trop longue sans doute pour le lecteur, et trop courte, pourtant, si nous évoquons d'un coup d'œil de regret le surcroît d'observations qu'un pareil cadre aurait pu comporter.

Nous espérons, au cours de ces études, n'avoir choqué, ni ceux qui ont le culte intelligent du passé chrétien, ni ceux qui ont confiance en l'avenir. Les premiers savent que nous ne jouons pas à l'innovation, que nous n'affectons point l'audace ni même la jeunesse, et que nous nous préoccu-  
pons au contraire de retrouver dans l'enseignement traditionnel de l'Eglise, remis en honneur par la papauté contemporaine et intégralement développé, la charte des temps nouveaux. Quant aux seconds, ils ont bien senti que cette tradition de laquelle nous nous réclamons toujours n'a rien de commun avec les préjugés, récents et déjà

surannés, que des catholiques de mauvaise humeur osent appeler « la tradition » ; notre tradition, à nous, c'est le christianisme plein ; au nom de cette tradition-là, on n'épanche point des doléances inertes, mais on ébauche des programmes de réformes et d'action ; et le passé que nous entourons de nos ferveurs est beaucoup plus vieux que ce « bon vieux temps » qu'on pleure dans certaines sphères.

Nous espérons avoir choqué continuellement ceux qui n'auraient d'autre idéal que le maintien commode du présent. Combien sont-ils ? et surtout, combien pèsent-ils ? Vous trouvez, parmi eux, un certain nombre de politiciens attachés au présent comme on l'est à un gagne-pain, et puis, ces « conservateurs » à qui nous reprochons de profaner un beau mot pour en affubler de médiocres instincts, et qui, dénonçant avec des formules de style le malheur des temps ou les progrès de l'impiété, repoussent la perspective d'un ordre social chrétien, — pareils à des dormeurs qui se plaindraient d'être mal couchés, et n'auraient point le courage de refaire leur lit. Ce sont là des catégories qui tiennent encore trop de place, hélas ! dans le domaine des faits ; mais les idées ont cessé de leur rendre visite, et, depuis longtemps, passent outre.

Et de voir ces avant-coureuses, parties des points les plus éloignés, affecter, au bout de peu de temps, un certain parallélisme avec nos conceptions, à nous, et puis les rejoindre progressivement pour cheminer de concert, c'est une

des plus douces jouissances qu'on puisse connaître. Elle est douce, précisément, parce qu'elle a quelque chose de fortifiant et d'excitant, parce qu'elle n'immobilise pas, mais, au contraire, pousse en avant, et, parce qu'à vrai dire, même, ce n'est qu'en marchant qu'on la savoure pleinement. Si nous avons eu l'inestimable fortune d'éveiller en quelques âmes l'impression de cette jouissance, notre temps n'aura point été perdu.

Il est, nous le savons, une objection commune, dont on peut ici nous arrêter : « Vous vous réjouissez, nous dira-t-on, et vous prenez des allures de triomphe, en constatant les courtoisies inattendues, les demi-adhésions, les échos, que vos idées rencontrent ; êtes-vous sûr de n'être point dupe ; et les hommes qui, campant ailleurs que vous sur le champ de bataille de la pensée, vous encouragent de leurs sourires, n'ont-ils pas intérêt à vous laisser vous fourvoyer ? Lorsque les socialistes, par exemple, rendent hommage ou s'associent à telle de vos initiatives, n'est-ce point une raison de réfléchir et de reculer ? » Nous répondrons à cela qu'autant il faut être prudent pour accepter les éloges que des adversaires discernent à notre tactique, à notre conduite pratique, autant nous devons nous féliciter, sans craintes ni réserves, lorsque nous rencontrons, dans leurs écrits ou dans leurs programmes, des points communs avec nos doctrines. Sommes-nous sûrs, oui ou non, de notre synthèse d'idées ? Avons-nous foi en ce que nous pensons, ou, pour mieux dire, en ce qu'ont déposé dans notre pensée les

enseignements de la tradition catholique et des papes contemporains? Voilà toute la question. Si cette sécurité nous soutient, allons de l'avant; si elle nous fait défaut, rentrons provisoirement sous notre tente.

Et cette objection écartée, nous répétons qu'il n'est pas de besogne plus utile que de chercher à saisir, soit des lignes parallèles, soit des points de contact, entre notre système catholique et des systèmes élayés sur d'autres fondements. La constatation de ces concours, de quelque côté qu'ils nous viennent, ne doit atténuer en aucune façon la certitude où nous sommes de la vérité de nos doctrines, et d'autre part elle n'y doit rien ajouter; car il convient que cette certitude soit, en elle-même, plénière. Mais, si une telle constatation ne doit modifier en aucune manière notre degré de conviction intrinsèque et personnelle, nous la devons cependant enregistrer avec une exactitude empressée, parce qu'elle nous procure, tout ensemble, un encouragement pour nous-même, et un moyen de persuasion pour autrui.

Chaque coïncidence, perçue par nous, entre les échos que nous voulons répercuter hors de chez nous, et les échos du dehors qui viennent se répercuter chez nous, doit être interprétée comme une chance de succès pour nos idées. Et non point pour devenir des croyants plus fermes mais des apôtres plus ardents, pour fortifier, non pas notre adhésion à des doctrines qui sont la substance même de nos âmes chrétiennes, mais notre virile énergie à les répandre, il ne faut ja-

mais négliger la notation d'une chance de succès.

En second lieu, puisque nous avons à porter nos idées chez autrui, et puisque nous vivons à une époque où l'opinion publique, en fait, accorde à toutes les façons de penser le même respect et la même liberté, nous avons le droit et même le devoir de constater, avec une allégresse confiante, l'approbation, tacite ou formelle, qu'apportent à certaines parties de nos doctrines les penseurs ou les tribuns du dehors. C'est pécher contre la lumière que de la vouloir tamiser parce que des hommes qui ne sont pas nôtres en ont entrevu quelques rayons; et c'est, de gaieté de cœur, perdre de bons arguments que de ne point faire ressortir, à tout propos, les appuis que nous trouvons ailleurs pour des idées qui sont nôtres et qui restent nôtres.

Nous devons tout faire pour ne point apparaître comme des isolés dans le monde intellectuel, alors surtout que la pensée loyale des indifférents, celle même de nos ennemis, vient pour ainsi dire nous trouver et nous tire de notre isolement. C'est là l'esprit qui nous a constamment guidé dans le présent travail. Il n'a rien de commun, on le voit tout de suite, avec cette étroitesse systématique d'autant plus âpre à excommunier les hommes du dehors qu'ils sont plus proches de nous, ni avec ces façons anxieuses de séquestrer la foi pour la mieux préserver, qui dénoteraient plutôt des hommes de peu de foi.

Mais rien de commun non plus avec les coquetries aventureuses qu'ont parfois commises cer-

tains esprits, noblement jaloux de faire accepter le christianisme, ou simplement désireux de lui composer une sorte de toilette mondaine. Ils eussent volontiers négocié, pactisé avec les hommes de l'extérieur ; ils faisaient des avances qui ressemblaient aux préludes d'un marché ; et la gaucherie même de la situation les exposait à se tromper eux-mêmes ou à tromper leurs interlocuteurs ; sous l'attouchement indiscret de leurs bonnes volontés, le bloc catholique risquait de se désagréger.

Depuis qu'il est passé de mode de vouloir, au coin du feu, réconcilier l'Eglise et le monde moderne par des marchandages d'un aloi douteux, il semble que l'Eglise recommence de s'entendre beaucoup mieux avec ce monde moderne (1). En ne redoutant point de se dire ultramontain et de s'étaler comme social, le catholicisme, déjouant avec fierté les prophéties qu'on multipliait vers 1870, se trouve comme de plain-pied avec un certain nombre de penseurs qui font autorité ; ces penseurs sont attirés par ce qu'il y a d'abrupt en lui ; nous en avons donné des exemples. L'heure n'est plus à je ne sais quel mélange de timi-

(1) Comment les bons esprits, aujourd'hui, « concilient » l'Eglise et le monde moderne, on s'en peut rendre compte en lisant un livre qui vient bien à son heure et qui sera, pour beaucoup, une excellente initiation : *L'Eglise et la France moderne*, du R. P. MAUMUS (Paris, LECOFFRE, 1896). Ce n'est point par une abdication partielle de l'Eglise que le distingué Frère Prêcheur ménage la conciliation : c'est en exposant la doctrine de la *vieille théologie* sur l'origine du pouvoir. C'est en se ressaisissant complètement lui-même que l'enseignement catholique ressaisit le monde contemporain.

dités et de hardiesses, timidités d'affirmations, hardiesses de concessions, qu'on qualifiait les unes et les autres de « libérales » ; les catholiques, aujourd'hui, séduisent la pensée contemporaine, parce qu'ils ont dit, simplement et loyalement, tout ce qu'ils sont.

Ce n'est donc point pour envisager les possibilités de fusion théorique entre les doctrines étrangères et les nôtres qu'il nous faut promener des regards cordiaux dans les champs tourmentés de la pensée. Nous avons mieux à faire qu'à esquisser des avances ; nous avons à mettre nos doctrines en avant, et c'est les mettre en avant que de flairer, de noter et de mettre en relief toutes les manifestations qui, d'où qu'elles viennent, militent en notre faveur. Se complaire à retrouver le vrai, sur quelques lèvres ou sous quelque plume que ce soit, n'est jamais une compromission, et c'est souvent un double bienfait, pour nous qui applaudissons et pour ceux que nous applaudissons.

Nous appartenons à l'édifice de l'Eglise. Nous n'en voulons pas fermer les fenêtres, par lesquelles nous épions assidûment la résonance de nos doctrines dans le monde et l'effort douloureux qui rapproche de nous les bonnes volontés intellectuelles. Nous n'en voulons pas fermer les portes, par lesquelles sortent nos doctrines et par lesquelles entreront un jour ces bonnes volontés (1).

(1) Dans ses deux livres : *Eglise et Patrie*, et *De Dante à Verlaine* (Paris, Plon), le R. P. PACHEU, Jésuite, donne, tout ensemble, une sorte de théorie et d'instructifs exemples de ce qu'il appelle « l'accueil pacifique aux cœurs droits ».

Et voilà ce qui nous sépare d'un certain nombre de catholiques, qui volontiers nous accuseraient de « libéralisme ». Mais nous voulons demeurer dans cet édifice tel qu'il est, sans en céder une pierre, sans y arborer le drapeau qui indique qu'on veut parlementer; le caractère de l'édifice est d'avoir une architecture immuable; il y a trente ans, dans les sphères intellectuelles, on déplorait cette fixité; aujourd'hui l'on est comme fasciné par elle; les courants passent, et cette fixité subsiste; nous l'aimons telle quelle, complète, provocatrice même, si l'on veut — mais il est des provocations qui sont des appels plutôt que des défis. Et voilà ce qui nous distingue d'avec un certain libéralisme, qui peut-être nous taxerait d'étroitesse.

Que si nous définissons ainsi notre attitude par une double distinction, nous ne voudrions point qu'on en induisît qu'elle est une attitude mixte. Ce qui est mixte est en général le résultat d'un compromis. Or, pour concerter notre position, il n'était pas besoin de chercher un moyen terme entre ce qu'on appelle, hors de l'Église, le cléricalisme, et ce qu'on appelle, dans l'Église, le libéralisme: une telle recherche eût d'ailleurs avorté. Nous croyons que le catholicisme intégral, ambitieux tout à la fois de se ramasser et de se répandre, de ne rien abandonner ni de sa substance ni de son rayonnement, impose à ceux qui l'ont pleinement compris une certaine façon catholique d'interroger l'horizon et d'en apprécier l'aspect.

C'est un essai de cette méthode que nous avons voulu faire en l'appliquant à l'ensemble spécial de doctrines qu'on appelle le catholicisme spécial. Nous en avons surveillé les échos, chez nous et au-delà de nos frontières, dans les sphères catholiques et hors des sphères catholiques. Tout de suite, nous avons pu reconnaître que le catholicisme social n'est point l'amusement d'une chapelle, mais qu'il est d'un intérêt général pour l'opinion: en y consacrant un livre entier, qui d'ailleurs n'en est point l'exposé, mais à proprement parler, le roman, M. Zola nous donnait cette indication, en même temps qu'il nous conduisit à dissiper une confusion fréquente entre le catholicisme social, un monument, et le néo-catholicisme, une avenue. C'est l'idée de société qui est à la base du catholicisme social; et nous avons envisagé, hors de l'Église et dans l'Église, la fortune qu'on a faite à cette idée. Dans l'Église, d'abord, nous avons trouvé qu'elle inspire toute l'économie chrétienne; elle explique, d'une part, le phénomène de la communion des saints, mécanisme latent qui prolonge l'Église dans l'au-delà et qui permet à tout chrétien, même annihilé, d'être toujours « quelque chose » par ses prières et ses mérites; elle explique, d'autre part, le devoir de l'apostolat chrétien, qui arrache le fidèle à la dévotion individualiste et pousse les cœurs enflammés d'amour divin, non point seulement à brûler, mais à rayonner. Regardant autour de nous, nous avons constaté, chez les penseurs contemporains, M. Ferdinand Brunetière

par exemple, une intelligence profonde et ardemment sympathique du dogme de la communion des saints; regardant au milieu de nous, nous avons, à peu près en même temps que le *Patriote de Bruxelles* et le *Catholic Times*, de Londres, signalé le *Livre de l'Apôtre*, de Mme de la Girrennerie, comme un insigne symptôme du développement des idées d'apostolat. Et portant notre observation au loin, très au loin, nous avons cordialement salué, dans le livre de M. Léon Bourgeois : *Solidarité*, l'affirmation de cette même idée de société, voilée par l'individualisme révolutionnaire; comment l'auteur, tout en évinçant le christianisme, pouvait déduire de cette idée le devoir de la fraternité, nous ne l'avons point encore compris. Il nous fallait des témoins exotiques pour attester le lien profond, indissoluble, qui rattache le catholicisme social à l'ensemble de la foi : le livre de M. Francis de Pressensé sur le cardinal Manning, l'un des plus émouvants que nous connaissions, nous a prêté ce témoignage. M. Brunetière, encore, y joignit le sien. Passant aux divers points du programme catholique social, il nous a été précieux d'observer l'universelle disgrâce de la vieille économie politique, contre laquelle, à l'époque où M. le comte Albert de Mun donna le signal, c'était quasiment excentrique de s'insurger : il convenait de noter avec empressement les paroles de M. Paul Deschanel, en juin, sur la liberté du contrat et sur le salaire, de même que nous avons mis en lumière, dans la suite, les exagérations individualistes et antichrétiennes

auxquelles la fatalité même du libéralisme économique conduit M. Yves Guyot. En Italie, les mêmes convergences d'opinions nous ont frappé; et nous avons assisté, dans ce dernier pays, à la répercussion politique du catholicisme social, qui ménage un terrain d'entente, prochaine peut-être, entre catholiques et radicaux. C'est à une « organisation sociale » que tendent nos doctrines; les circonstances nous semblent la commander impérieusement; nous en avons eu la plus éclatante confirmation en étudiant l'Office central des institutions charitables, où la charité elle-même a été organisée par M. Léon Lefébure, l'homme qui la connaît le mieux. Les révélations érudites de M. Stéphane Charléty et de M. Georges Weill nous ont fait entrevoir, dans la vieille école saint-simonienne, le sentiment précoce, déjà très net, de la nécessité d'une organisation, et des aspirations, vagues encore, vers une action sociale de l'Église. Et nous désirions enfin rassurer deux classes de timides, les timides de la politique, qui craignent, pour l'État, l'encombrement des réformes sociales, et les timides de la religion, qui craignent, pour l'Église, l'encombrement des œuvres sociales : nous avons soumis aux premiers le courageux opuscule par lequel M. Jean-Paul Laffitte signalait aux partis modérés la nécessité d'un programme de réformes sociales positives; et quant aux seconds, l'histoire de la paroisse de Vieille-Loye, reconquise par des créations économiques, était de nature à les édifier, si déjà les *Lettres d'un curé de campagne* et les *Lettres d'un*

curé de canton, de M. Yves Le Querdec (1), n'avaient, d'une façon magistrale, éclairé leurs incertitudes et dissipé leurs hésitations.

Il est un mot, plusieurs fois prononcé, sur lequel nous voulons insister; c'est le mot courage. Pour créer l'Office central ou pour pratiquer le *Livre de l'Apôtre*, il fallait affronter les jalousies terribles que l'accoutumance routinière du bien tient en réserve contre l'avènement du mieux; en développant aux centres des principes subversifs de la vieille économie libérale, et plus encore en découvrant les lois d'un meilleur régime représentatif, on pouvait encourir la suspicion des intérêts menacés; et quant au courage douloureux du biographe de Manning, il est de ceux qu'on admire sans les oser analyser. Mais observez comme l'impulsion même de tous ces courages, surgissant en des points fort divers, rapproche les distances et facilite l'échange des échos, et comment on se comprend mieux à mesure qu'on veut se comprendre mieux. Des barrières d'isolement qu'on croit éternelles ne seraient-elles donc, parfois, que des barricades servant de retranchement à la lâcheté intellectuelle? Dans les camps voisins, les manifestations que nous avons signalées risquaient d'isoler, d'avec leurs amis habituels, ceux qui les hasardaient; celles que nous avons notées dans notre camp devaient attirer, sur ceux qui les commettaient sciemment et sûrement, les critiques d'un cer-

(1) Paris. *Lecoffre*.

tain nombre de catholiques (1). De part et d'autre, on a passé outre à ces craintes: les hommes du dehors, par confiance en leur jugement personnel; et les hommes de chez nous, par confiance en la tradition. Le résultat, c'est que des intelligences qui se croyaient lointaines se sont reconnues prochaines. On accuse les catholiques sociaux, lorsqu'ils se refusent à piétiner, de diviser le parti catholique; ceux qui divisent une armée, ce sont ceux qui piétinent, non ceux qui marchent; et les catholiques sociaux ne défendent point aux conservateurs de les suivre. Puisse-t-ils, dans leur marche, rallier aux vieux docteurs dont ils sont les interprètes un nombre, toujours plus considérable, de sympathies exotiques! Ils réaliseraient ainsi le programme que leur traçait, au début des fêtes de Reims, le cardinal Langénieux (2), et l'on verrait alors, pour reprendre ses propres expressions, « que les catholiques, se tenant au premier rang sur tous les terrains de la vie nationale, y veulent jouer le rôle d'agents de justice, de pacification et de progrès. »

(1) Il convient d'ailleurs de constater et d'affirmer que, dans les sphères catholiques, la rupture avec la vieille économie libérale est toujours plus accentuée; et l'on peut en trouver une preuve vraiment précieuse dans le *Cours d'économie sociale* qu'a récemment publié le P. Antoine à la librairie GUILLAUMIN, après l'avoir professé au noviciat des Jésuites, à Jersey. « Le doute n'est plus possible, déclare hautement le P. ANTOINE, sur la haute faveur accordée par le Saint-Siège au parti social chrétien. Aussi est-il étonnant d'entendre les accusations de socialisme, de péril socialiste, de danger social, lancées contre des doctrines et une conduite encouragées et approuvées par le chef suprême de l'Église » (p. 246). Ce témoignage de l'éminent Jésuite est bon à retenir et à citer.

(2) *Figaro* du 22 février 1896.